

**Fikry El Azzouzi, Thomas Gunzig,
Nathalie Skowronek, Christophe Vekeman &
Isabelle Wéry**

Passa Porta a invité cinq écrivains belges à réagir, en écrivant un nouveau texte, à l'appel de Dimitri Verhulst : « Répondre à la terreur par la beauté et la littérature ». Ces textes ont été lus au Beursschouwburg, le samedi 25 mars 2017.

passa porta	festival? «festival» festival:	24,25 26.03 2017	“literatuur” littérature; literature!	brussel, «bruxelles» brussels...
------------------------	-----------------------------------------------	---------------------------------	------------------------------------------------------	-------------------------------------------------

Soutenir le regard

Ça commence par une vidéo postée sur YouTube. Un réalisateur américain, lequel ?, je ne sais plus, explique qu'il ne peut montrer de vraies scènes de guerre dans ses films. Il dit quelque chose comme : « Si je devais montrer la guerre telle qu'elle est réellement, la violence faite aux corps, le giclement du sang, le démembrement des membres, je ne pourrais compter sur aucun spectateur pour voir mon film : les images seraient irregardables, il n'y aurait personne dans la salle. » La phrase fait son effet. Elle reste inscrite, quelque part, dans un coin de la mémoire. J'y repense souvent, et plus encore ces jours de doutes, où on se demande à quoi bon ces tentatives artistiques de dire le monde, comme si, convoquer Dostoïevski, *la beauté le sauverait*.

Cela continue le vendredi 13 novembre 2015. Je suis dans un prieuré, à la tombée du jour, une bulle hors du temps mais soucieuse de celui-ci. J'y suis invitée pour évoquer mes livres, notamment celui sur Karen Blixen qui, dans *La Ferme africaine*, réinvente sa vie et réajuste le réel à l'idée qu'elle veut s'en faire. Je dis combien l'écriture est un refuge. Une façon de vivre sa vie sans tout à fait la vivre. Ou d'en tordre certains épisodes pour nous les rendre plus doux ou plus acceptables. La littérature comme une entreprise d'apaisement et de réconciliation ? Sur le trajet du retour, la radio peine à reprendre sous souffle. Paris. Des tirs et des bombes humaines. Ce n'est pas une fiction.

Je revêts mon même costume d'écrivain ces lundi et mardi 21 et 22 mars 2016. À l'invitation de Passa Porta, je tâche de répondre, avec d'autres compagnons d'écriture, à la question récurrente de la nécessité de la littérature. Qu'a-t-elle à dire sur le monde ? Quel est son rôle ? Peut-elle espérer peser dans la balance ? Quelle balance ? Celle du Bien et du Mal ? Du Beau et du Laid ? À l'annonce des attentats à l'aéroport de Zaventem et à la station Maelbeek, nous interrompons nos échanges. Nous les reprenons. « Vanité des vanités, tout est vanité », dit l'Écclésiaste. Que peut la littérature quand la mort frappe pour de vrai ? Où doit-elle se glisser avec ses phrases longuement soupesées dont l'ambition est d'interroger, voire de se substituer à la vraie vie ? Le sentiment d'imposture n'est pas loin, un sentiment de chanceux :

personne autour de nous n'a été pris dans les mailles du filet. Nos réflexions s'apparentent à des plumes livrées au vent. Si légères à côté du plomb. Me revient à l'esprit cette devinette avec laquelle les enfants aiment jouer. « Qu'est-ce qui est plus lourd ? Un kilo de plumes ou un kilo de plomb ? » Haute, haute est la montagne de plumes à se figurer à côté du lingot de plomb. Ne pas se défilier. Patiemment les entasser.

« La mort est un maître venu d'Allemagne » écrit Paul Celan, et longtemps j'ai été submergée par cette mort-là. Elle s'était inscrite dans mon ADN, me rattachait aux miens disparus dans les camps. Elle était l'aune à laquelle je mesurais le monde. Dans une scène de *Kaputt*, le roman autobiographique de Curzio Malaparte (encore un, comme quoi, à quoi bon la littérature si ce n'est pour se frotter au réel ?), des officiers S.S. se retrouvent dans un sauna en Finlande. Ils sont nus, ils transpirent, leurs ventres se défont, les plis se dévoilent, leur peau est rose « comme la chair des crustacés » : l'uniforme n'est plus là pour veiller à la bonne tenue de l'ensemble. Malaparte n'en croit pas ses yeux : ces corps-là, ces corps de S.S. ne font plus peur. Désolidarisés des têtes, on oublie que ce sont eux qui donnent la mort, ils sont seulement laids et mortels.

On sait combien les scènes de dévastation du 22 mars, pour ne parler que du plus proche, ont été affreuses. L'adjectif sonne creux mais la littérature, le cinéma, les artistes se chargeront plus tard, bientôt – comme la littérature américaine a pris à bras le corps son 11 Septembre – de lui donner de la densité. Peut-être serai-je parmi ceux-là ? Je raconterai comment ce 22 mars j'avais pensé prendre le métro. Je croiserai ma trajectoire avec celle d'un homme rencontré trois jours plus tard qui, encore hagard, m'avait expliqué que lui et ses collègues empruntaient tous les matins la ligne 1. Ce matin-là, l'un était en voyage, l'autre s'était mis en route plus tôt, une troisième plus tard. Je m'appuierai sur cette concordance de hasards pour effleurer du bout du doigt la source de feu, cherchant la juste distance, ni trop loin ni trop proche. Je tenterai de poser des mots, autrement dit de tisser des liens entre la littérature et le monde. Jusqu'où pourrai-je aller ? Quel est notre seuil de tolérance face au laid et à l'horreur ?

Les livres de Curzio Malaparte nous rappellent que le monde crie. Il faudrait une chambre aux murs excessivement capitonnés pour ne pas l'entendre. Laide est la

mort, laids sont les bourreaux. Leurs costumes changent en même temps que les idéologies, mais ce ne sont que des emballages. La violence est là, en soi. Les individus en sont les bras armés et les porte-drapeaux. Selon les lieux et les époques, ils se cherchent un vêtement pour se donner l'illusion d'être uniques et forts – un uniforme à la place de sa propre peau –, et ils rejoignent leur sinistre meute. Enfin ils existent, leur cruauté a trouvé une cible. On aimerait deviner les peaux flasques, la misère des corps sous les masques de haine de ceux qui se sont drapés dans le costume du djihadiste. Comme on désamorcerait une bombe. Mais les bombes explosent, par leur main, et on ne sait comment soutenir le regard.

Malaparte a choisi Naples comme ville d'adoption, Roberto Saviano, l'auteur de *Gomorra*, y est né. Tous deux se frottent au mal et en parlent en connaissance de cause. L'un parce qu'il a été correspondant de guerre sous Mussolini, il nous force à regarder avec les yeux du bourreau, l'autre parce qu'il est né « en terre de Camorra », la mafia napolitaine, et qu'il y a vu « une vérité qui reste sur l'estomac ». Les deux écrivains étouffent de chagrin et de rage. Ce sont ceux-là, ce chagrin et cette rage, qui les poussent à rendre compte et, littéralement, à *donner à voir*.

C'est à Roberto Saviano que je dois le récit de cette institutrice de trente-cinq ans qui, témoin d'un meurtre mafieux, refuse de se jeter à terre comme ses amies, lesquelles cherchent moins à se protéger des balles qu'à signifier au tueur qu'elles ne pourront l'identifier. Mais l'institutrice plante ses yeux dans ceux de l'homme, elle mémorise ses traits et, le moment venu, s'avance pour témoigner. Son geste est beau, humble, courageux. Il la laisse dans une solitude immense. On lui en veut. Non pas de dénoncer un tueur mais, ce sont les mots de Saviano, « d'avoir considéré la possibilité de parler comme une chose naturelle, instinctive, vitale ». Il y a des regards qui nous montrent le mal à travers les yeux du mal, il y en a d'autres qui rendent justice et nous sauvent. Chaque fois, ils nous interrogent. Pouvons-nous, voulons-nous soutenir ces regards ? À quel moment les yeux se détournent ? À quel moment nous sentons-nous plus en sécurité dans le mensonge que dans la vérité ?

Attentat à la pudeur

1.

Une semaine plus tôt, Thomas avait fêté son cinquantième anniversaire.

Ça avait été une vraie fête de cinquantenaire avec des quadragénaires, des quinquagénaires et des sexagénaires. Ça avait été une fête un peu bourgeoise où l'on avait apporté de bonnes bouteilles millésimées, où l'on avait parlé placement, pension, enfants, conjoncture, sexualité, fidélité, divorce, famille recomposée, voyage à Séville pour se retrouver.

Ça avait parlé héritage, parents vieillissants, dépistage, check-up, Alzheimer, cancer et parkinson. On avait parlé cinéma, on avait parlé télé, on avait parlé du porno sur internet en se disant que si on avait eu ça, nous, à leur âge, aux enfants, on aurait sans doute plein d'idées bizarres sur la sexualité.

Il y avait eu des Gin Tonic et avec le bon vin ça avait été un peu trop. On avait été un peu ivre mais dans la limite du raisonnable et ça avait été à la faveur de cette ivresse qu'était venue l'heure des bilans et ça avait été à l'occasion de ces bilans que tous les amis quadras, quinquas et sexagénaires de Thomas lui avait dit que décidément il était vraiment un mec sympa.

Tout le monde le trouvait sympa : il avait aidé à déménager, il avait prêté de l'argent et à son boulot, au service Culture de la Fédération Wallonie-Bruxelles, tout le monde l'aimait même les gens que lui, Thomas, n'aimait pas.

Ce constat, celui que tout le monde le trouvait sympa, lui avait fait un drôle d'effet. Et si ça lui avait fait un drôle d'effet, c'était parce qu'en fait, à l'heure où sonnait son demi-siècle comme le tocsin annonçant que désormais sa vie était sur la pente descendante, toute son âme se rebellait à l'idée qu'à sa mort on le résume à ça : « Thomas était un mec sympa ».

Thomas savait qu'il n'était pas un mec sympa. Thomas avait toujours su qu'il n'était pas un sympa. Thomas avait toujours eu des idées pas sympas du tout qui lui traversaient la tête comme des météores traversent un ciel d'été. Petit enfant, par

exemple, il adorait tuer des mouches. Dès qu'une mouche se posait sur la table du déjeuner, son cœur et son esprit devenaient ceux d'un prédateur, il se concentrait, parfaitement immobile et bang ! Morte la mouche.

Plus tard, à l'école, quand pendant les cours de néerlandais de madame Deneumostier il devait répéter par cœur les phrases : « Dag Wim, dag mevrouw, is Jan thuis ? », une vague de rage noire comme la nuit déferlait sur lui et il devait faire un effort pour ne pas jeter quelque chose par la fenêtre : son banc, madame Deneumostier ou, plus simplement, lui.

Il avait grandi, il avait vieilli, il s'était marié, il avait eu des enfants et parfois, comme c'était le cas ce soir, il se demandait comment il était possible que dans toute sa vie, à l'exception des mouches, il n'ait jamais cédé à la moindre de ses pulsions, ni celle de jeter madame Deneumostier par la fenêtre, ni celle d'étudier la batterie plutôt que la gestion des ressources humaines, ni celle de prendre des cours d'Ultimate Fighting plutôt que de tennis, ni celle d'oser demander à sa femme, le soir, quand après un quart de siècle de mariage il arrivait que la passion les rattrape encore, d'essayer de lui faire l'amour «comme ceci» plutôt que «comme ça».

2.

Le soir de son cinquantième anniversaire, quand ses amis quadras, quinquas et sexagénaires furent partis, ne laissant derrière eux que cette atmosphère un peu triste d'après la fête, le désordre des assiettes dans l'évier, les bouteilles vides alignées contre le mur de la cuisine, il était allé dormir mais il n'avait pas trouvé le sommeil. Il avait l'impression que s'il ne prenait pas une décision radicale, que s'il ne la prenait pas de toute urgence, cette nuit même, et s'il ne la mettait pas bel et bien en pratique, il ne pourrait plus jamais se regarder dans un miroir sans y voir le reflet désolant d'un putain de loser.

Sans parvenir à trouver le sommeil, agacé par la respiration profonde et sonore de son épouse, il crût d'abord (et ça le terrorisa) qu'il ne savait même plus très bien de quelle manière il pourrait s'y prendre, comment, après tant d'années de soumission aux lois, aux règles, à la norme sociale, il allait pouvoir faire pour prouver à ses yeux et à ceux du monde qu'au fond de lui, avant d'être employé par le service Culture de la Communauté Française de Belgique au titre de responsable de la gestion des ressources humaines, il était un rebelle, un insurgé de la vie, un subversif, un

dissident, bref un mec dangereux !

3.

Ce qu'il devait faire, ce qu'il voulait faire lui apparut au tournant des quatre heures du matin. Il s'était levé parce qu'il avait soif, il avait marché à poil jusque dans la salle de bain pour y boire au robinet, il y avait allumé la lumière qui l'avait ébloui, il avait bu, les yeux mi-clos, penché vers l'avant, les pieds sur le carrelage froid et quand il s'était relevé, désaltéré, il avait vu son reflet dans le grand miroir que sa femme avait, il y avait bien des années de ça, fixé contre le mur opposé.

Il était donc nu, il avait regardé son corps d'homme de cinquante ans: un corps qui n'a jamais vraiment fait de sport, qui n'était ni vraiment maigre, ni vraiment gros, une poitrine un peu creuse recouverte d'une toison de poils grisonnants, un ventre un peu rond, des bras un peu maigres, des jambes longues et fines avec des genoux avec une ossature aiguë qui les faisait ressembler à deux vieux engrenages montés sur une mécanique dont l'usure commençait à se voir. Au milieu de tout ça, niché dans le buisson dru du pubis, comme une musaraigne sous les ronces, il y avait le tuyau rosâtre de son sexe. Comme beaucoup d'hommes, il l'aurait aimé plus grand, il aurait aimé avoir quelque chose de plus imposant, même si son épouse lui jurait que «la taille n'avait pas d'importance». Il pensait que s'il avait eu quelque chose de plus massif, ça lui aurait peut-être donné plus d'assurance dans la vie, qu'il ne se serait pas retrouvé la nuit de son cinquantième anniversaire, tout nu dans sa salle de bain, à tirer du bilan de sa vie la conclusion qu'il n'y avait rien dont il puisse être fier.

C'est là, à ce moment précis, que Thomas avait eu l'idée de ce qu'il avait à faire.

L'idée qu'il venait d'avoir l'avait enthousiasmé.

Il avait été se recoucher avec l'impatience d'un enfant avant la Noël.

4.

Le jour s'était levé.

Un de ces jours agréables où le printemps s'installe, tiède et lumineux, après le long couloir de l'hiver.

Thomas s'était levé, il s'était brossé les dents, il avait rejoint sa femme dans la cuisine, ça sentait le café, il s'était fait ce qu'il aimait : des grandes tranches de pain

blanc avec du beurre et de la confiture. Il avait préparé son petit cartable en cuir qui le suivait chaque jour de la semaine sur le chemin du travail et dans lequel il mettait un journal, son téléphone et parfois l'un ou l'autre dossier que sa conscience professionnelle lui enjoignait de lire à la maison.

Pendant tous ces préparatifs, sa femme n'avait cessé de sourire, un joli sourire sur un joli visage, un visage dont la beauté n'avait jamais disparu et qu'il n'avait jamais cessé d'aimer, malgré toutes les années qui étaient passées. Il aimait sa femme, il l'aimait profondément, il ne se passait pas une journée sans qu'il ne se dise qu'il avait bien de la chance d'avoir une chance comme ça et même si, parfois, il lui arrivait de désirer d'autres femmes et même si, parfois (rarement), il lui était arrivé de faire l'amour à d'autres femmes, il n'avait jamais eu envie de quitter sa femme à lui.

Quand il s'était dirigé, cartable à la main vers la porte d'entrée, le sourire de sa femme s'était effacé, il s'était mué en une expression inquiète et elle lui avait demandé :

- Tu vas travailler comme ça ?

Il s'était attendu à la question, il y avait répondu le plus simplement du monde :

- Oui. C'est mon choix. J'en ai besoin !

Et il avait quitté la maison.

Une fois dehors, quand il sentit que, derrière la tiédeur, il y avait, malgré tout, un reste de la froideur de la nuit, il frissonna.

Il se dit qu'il allait s'habituer.

Finalement c'était la première fois qu'il était tout nu dehors.

5.

Etre tout nu.

Etre tout nu pendant toute une journée.

Etre tout nu pendant toute la journée de son cinquantième anniversaire.

C'était un lundi matin comme tous les lundis matins, l'agitation bruyante de la circulation, les piétons affairés, les enfants récalcitrants sur le chemin de l'école et toutes ces choses qui font qu'un matin est un matin.

Dans la rue, on l'avait regardé, des regards amusés ou des regards surpris. Rien d'hostile. Le matin, le lundi, les gens avaient autre chose à faire que de s'occuper d'un type à poil.

Finalement, jusqu'à la station de métro, il n'y avait rien eu de particulier.

Au début, Thomas regretta de ne pas avoir mis de chaussures, le sol était froid et sale et, pendant un moment, il avait eu peur de se blesser en marchant sur quelque chose de coupant. Mais, rapidement, en quelques pas sur la pierre des trottoirs, ses pieds s'habituaient et il n'eut plus ni froid, ni peur.

Dans le métro bondé, sa nudité fit rire un enfant, deux jeunes filles adolescentes se retournèrent en prenant un air dégouté et puis en éclatant de rire. Un homme d'une trentaine d'années aux allures de concessionnaire automobile, en montrant du doigt son sexe racorni par le froid : «Mais enfin monsieur, c'est un scandale, si vous croyez qu'on a envie de voir ça un lundi matin !»

Thomas ne réagit pas.

Dans la rame de métro, tout le monde avait l'air de s'en foutre.

6.

En quittant la station de métro, deux agents de police l'avaient interpellé en lui demandant ce qu'il faisait tout nu comme ça, un lundi matin. Thomas avait calmement répondu que c'était une envie qui lui avait pris parce que, ce jour-là, il faisait beau et que c'était l'occasion de fixer ses vitamines D. Ils lui demandèrent ses papiers qu'il tira de son cartable en cuir, ils lui firent remarquer qu'il n'avait pas à se promener tout, que c'était interdit. Très aimablement Thomas leur rappela que rien, dans le code pénal, n'interdisait d'être nu dans la rue, tout au plus l'article 222-32 interdisait-il «l'exhibition sexuelle» qui était un acte odieux, il était bien d'accord, mais un acte qui n'avait rien à voir avec le fait d'aller simplement à son travail, nu, par une belle journée de printemps. Les deux agents s'étaient regardés, le plus grand avait haussé les épaules et ils l'avaient laissé partir.

7.

A l'heure où arrivait Thomas, il n'y avait pas encore grand monde. Dans l'ascenseur, il croisa une fille du deuxième étage, une trentenaire assez jolie dont il ne connaissait pas le nom. Elle le vit et demanda simplement :

- Vous aviez si chaud que ça ?

Son bureau qu'il partageait avec deux autres personnes, Antoine et Sophie, était

encore vide. Goûtant le calme des premières heures de la journée, il s'installa, allumant son ordinateur, plaçant sur son bureau les dossiers dont il aurait besoin, prenant connaissance des premiers emails, le petit cérémonial répété des milliers de fois depuis toutes les années qu'il travaillait là.

Et puis Antoine arriva, un garçon d'à peine trente ans qui avait rougi en le voyant mais qui n'avait rien dit et puis Sophie, une femme solide, mère de quatre scouts mâles, qui lui avait dit qu'avec ses fesses nues sur le tissu du fauteuil, «il allait certainement avoir des irritations» et qu'elle lui conseillait de mettre un tissu en coton, comme un essuie de cuisine pour se protéger l'épiderme.

8.

Et puis la journée se passa, calme et printanière. Vers 15 heures, un orage éclata et Antoine lui avait demandé :

- Ça va aller pour le retour ?

Au moment où Thomas regarda par la fenêtre, l'orage était déjà terminé et Thomas avait simplement répondu que «ça irait».

A la fin de la journée, quand il se mêla au flux des employés quittant le travail, il entendit une voix d'homme dire un :

- Mais où il se croit, celui-là ?

Il se retourna mais parmi les visages qu'il vît il ne put deviner celui qui avait prononcé ces mots. Pendant un instant, il s'était senti blessé puis il n'y pensa plus.

Dans le métro, il croisa les mêmes visages que le matin. Les gens avaient l'air crevé par une longue journée de travail. Les ados baillaient en pianotant sur l'écran de leur Samsung Galaxy, le trentenaire en costume tenait à mi-voix une conversation qui avait l'air pénible :

- Je te le promets... Je te le promets ... , répétait-il.

Plus personne ne regardait Thomas.

9.

Il arriva chez lui en même temps que sa femme. Elle lui demanda :

- Tu as eu une bonne journée ?

- Oui... Mais j'ai les pieds sales maintenant.

- Peut-être qu'il faudrait prendre une douche, elle avait dit.

Il prit une douche, il passa un training. Le coton était doux et tiède. C'était confortable. Il était bien. Il se regarda dans le miroir avec une certaine fierté. Il avait eu l'impression que l'acte de résistance qu'il avait posé aujourd'hui l'avait un peu changé. Il se trouvait un peu plus beau que d'habitude.

Quand il arriva dans le salon, sa femme lui dit :

- Tu as l'air heureux.

- Il y a des jours où on aime bien la vie, il avait dit.

Le soir, après avoir regardé un documentaire historique sur la guerre des Malouines, ils avaient fait l'amour.

Ça faisait longtemps que ça n'avait pas été aussi bien.

Fikry El Azzouzi

Pas d'excuses

Traduit du néerlandais par Danielle Losman

Je voudrais tout d'abord présenter mes excuses à mon ami Chaïb que j'ai emmené vagabonder toute une soirée et la moitié d'une nuit par les rues de Molenbeek, Schaerbeek et le reste de Bruxelles. Sorry de t'avoir pris en otage. Sorry, car à cause de moi ta femme a été inondée de sueurs froides.

Pendant le journal télévisé, la présentatrice a raconté que l'on devait rester chez soi et limiter au maximum ses déplacements. Ce qui a produit en moi l'effet inverse. J'ai téléphoné au journal et demandé si je pouvais écrire quelque chose et un peu plus tard nous partions ensemble en voiture pour la capitale.

L'atmosphère à Bruxelles nous a semblé étrange, surréaliste, comme si le chagrin à Bruxelles devait encore éclater. Les attentats de Zaventem et Maelbeek venaient de se produire et ce même soir nous étions en route, tels des touristes-catastrophes, parce que je voulais absolument écrire sur Bruxelles. Peut-être refusions-nous de nous laisser intimider, et voulions-nous montrer par là que la ville nous appartient et que nous refusons de nous laisser déposséder.

Je voulais bavarder avec des jeunes de Bruxelles, mais dès la première conversation, les choses ont mal tourné. Un garçon en parka noire, baskets blanches et au sourire large comme un boulevard lance : « Oui, oui, vous aussi, vous êtes d'origine marocaine. Cool. »

« Nous sommes de votre côté, nous ne sommes pas des traîtres, » a répondu Chaïb en ajoutant illico qu'il n'était pas journaliste.

Le garçon m'a pointé du doigt : « Dites un peu, monsieur le journaliste, pourquoi on nous présente toujours sous un jour négatif ? C'est une vraie obsession ! Pourquoi on nous traite toujours de chahuteurs débiles ? »

« Oui, monsieur le journaliste, allez, explique, » a dit Chaïb en riant.

« Tu es de son côté maintenant ? » que je lui ai demandé.

« Je suis du côté des jeunes. Ils ne peuvent jamais réagir, ils doivent toujours garder profil bas. »

Sur le moment, je n'ai su quoi répondre. Ensuite, je me suis dit : Pourquoi je devrais prendre la défense des journalistes ? Je ne suis même pas un vrai journaliste, je suis un écrivain.

« Vous avez raison, les journalistes disent parfois n'importe quoi. »

« Pourquoi ils font ça ? Pourquoi ils pensent que nous savions où Salah Abdeslam se cachait ? *Nous*, je veux dire *les musulmans*. D'ailleurs, pendant tout ce temps, il se trouvait à Forest, dès qu'il a posé un pied à Molenbeek, il a été arrêté. Ce chien, écris-le, toi, dis bien que moi et tout Molenbeek nous trouvons que c'est un chien galeux. Je veux dire aussi que mon cœur va vers toutes les victimes de ces affreux attentats. Et je veux dire aussi que tout le monde est bienvenu à Molenbeek, tout le monde est bienvenu à Bruxelles. Il n'y a pas de meilleur endroit pour vivre. Molenbeek for life. Salaam aléikoum. »

J'ai répondu : « Aléikoum salaam. »

Chaïb lui donnait raison sur tous les points, mais trouvait par contre qu'il insultait les chiens. Il l'aurait plutôt comparé à un rat ou un cafard. Les chiens sont trop adorables. Chaïb a proposé d'aller manger un morceau et j'ai trouvé que c'était un excellent plan. Le soir, c'est surtout dans les snackbars que les jeunes se rassemblent. Ça pourra sans doute me donner de l'inspiration. Le premier snack était très calme. Le calme plat, en fait. Un snack vide n'inspire guère confiance, mais nous avons quand même commandé un cornet de frites sauce samouraï et bu tous les deux un Sprite. Les frites furent vite avalées et nous avons vite quitté l'endroit.

Le second snack était plus intéressant. J'y ai mangé une mitraille sauce andalouse au poulet. Chaïb un poulycroc, il est au régime. Cinq jeunes d'origine maghrébine étaient en train de discuter des attentats. Ils étaient trois en réalité. Le quatrième se tenait en retrait, apathique, fixant le vide d'un regard vitreux. Le cinquième surfait fébrilement sur son smartphone.

D'abord, ils ont décrété que les terroristes n'étaient pas des musulmans. Les musulmans font le bien, aident les gens et ne commettent pas des lâches attentats. D'ailleurs, le suicide, c'est haram. Ensuite, c'est parti dans une autre direction. Pas de doute, les terroristes croient en Dieu et révèrent les prophètes et les cinq piliers. Ils finirent par trouver un consensus : c'étaient de mauvais musulmans qui devaient être punis le plus sévèrement possible.

« On devrait filmer ça. On ne voit jamais ce genre de débat sur Terzake ou De Zevende Dag. Là ce sont des vieux blancs en train de causer sur les jeunes radicalisés

et ici on entend discuter des jeunes entre eux, » a dit Chaïb qui a encore commandé un mexicano.

Un long jeune homme noir à dreadlocks est entré dans le snack, l'air effrayé : « Vous ne pouvez vraiment pas choisir un autre moment pour préparer des attentats ? »

« Pas drôle. Attends que les cadavres refroidissent avant de plaisanter, » répond le jeune homme en training bleu et aux cheveux coiffés vers l'arrière au moyen de beaucoup trop de gel.

Le garçon aux dreadlocks commande une mitraillette: « Bah, tant que c'est pas ma bouffe qui refroidit ».

« Ce dreadlocks est comique, y'a pas à dire, » marmonne Chaïb qui consulte la carte.

La conversation débouche sur les conspirations et les théories du complot. La CIA et le Mossad jouent peut-être leur petit jeu pour placer les musulmans sous un jour défavorable. Les francs-maçons sont en fait des croisés déguisés qui à long terme planifient une guerre.

Ils arrivent à un consensus comme quoi le monde est plein de secrets et que nous ne savons pas grand-chose, en vérité. Mieux vaut ne pas trop savoir, sinon, il y a de quoi devenir dingue.

Sans crier gare, un garçon en casquette noire et blouson de cuir réagit soudain, furieux :

« Je n'ai encore jamais de ma vie mouchardé et je ne le ferai probablement jamais. Mais ces types, je les moucharderais avec plaisir. Tous les ans je vais au Maroc via Zaventem avec mon père, ma mère, mes frères et mes sœurs. Imaginez un peu ma mère, là, par terre, en morceaux à cause d'une bombe ? Il y avait des mères et des enfants à Zaventem, qu'avaient-ils fait à l'ÉI ? Et le métro ? Les passagers allaient au boulot, tout bêtement. »

« Ce bonhomme a tout à fait raison. Qui sait combien d'enfants ont perdu leur mère, » dit Chaïb avant de commander un poulet-saté.

Le garçon à la casquette noire nous regarde et dit : « Sorry pour le tapage, j'ai tout d'un coup pété les plombs. »

« Pas de problème, » que je répons.

« Nous te comprenons, mon frère. Nous ressentons ton chagrin. Nous ressentons ta colère, » dit Chaïb, qui se frappe plusieurs fois la poitrine avec ostentation.

« Avant, c'étaient des criminels, des dealers, des meurtriers. Ils ont du remords et pensent qu'en se faisant exploser ils vont mériter un billet de première classe pour le paradis. Ce sera un enfer de première classe, » dit le garçon aux cheveux pleins de gel.

« Voilà qui est parler, » crie Chaïb qui flanque un gros coup de poing sur la table.

« Honnêtement, je ne les comprends pas. Je ne les comprends pas du tout. Pourquoi ils font ça ? » demande le garçon au regard vitreux. Il a l'air d'être sur le point de fondre en larmes à tout moment. Un silence règne à présent.

Le garçon aux dreadlocks regarde son smartphone et lance : « Quelqu'un parmi vous a vu Rachid ? Ils croient qu'il était aussi dans le métro ... »

« Tu n'y penses pas, » crie le garçon plein de gel.

« Si, son téléphone est éteint. Pour Rachid, c'est pas du tout normal, » répond le dreadlock.

Chaïb propose de se rendre ensemble à Maelbeek. Il veut de la sorte montrer du respect aux victimes.

Dreadlock qui se présente comme Pepsy et le garçon plein de gel qui s'appelle Anwar veulent nous accompagner.

Dans l'auto, Pepsy mange la moitié de sa mitraillette, il ouvre ensuite la fenêtre et jette le reste.

« Je me sens vraiment mal. Rachid était un type bien, » dit Pepsy.

« Pourquoi tu parles au passé, » lance Anwar.

« Sorry, ça me stresse, tous ces attentats, » répond Pepsy qui se met à rouler un joint.

« Nous avons grandi avec Rachid. Il y a quelques jours, on se baladait encore ensemble rue Neuve, » dit Anwar.

À Maelbeek, on a l'impression d'être en pleine zone de guerre. Les rues sont bloquées, les services d'ordre montent la garde. Pepsy me passe son joint. Après quelques bouffées, je le passe à Chaïb. Anwar refuse. Le joint à la main, Pepsy fait signe à un agent de police. Qui répond d'un signe de tête amical. Il lui tend le joint. L'agent refuse gentiment d'un hochement de tête.

« Je ne me sens pas bien, » dit Chaïb, qui se met tout d'un coup à vomir.

Deux agents demandent si tout va bien. Je lève le pouce. Chaïb demande si nous rentrons à la maison. Je fais oui de la tête, nous prenons congé de Pepsy et Anwar qui veulent rester encore un peu et nous rentrons chez nous.

Isabelle Wéry

Moi, l'urne et le safari

Déjà neuf mois que mon Gérard est décédé au cours de l'attentat du 22 mars à l'aéroport de Zaventem.

J'ai récupéré mon mari en pièces détachées, comme ces affreux meubles Ikea, tout ça a terminé en crémation au funérarium d'Uccle et j'ai pu ramener Gérard à la maison en cendres dans une urne grisâtre en forme de bouteille de Fanta, on aurait dit, que j'ai posée sur ma table de nuit.

Vivre avec une bouteille de Fanta n'est pas agréable tous les jours. Je me mis à haïr la terre entière, l'humanité tout entière, les blancs, les beurs, les chinetoks, les eskimaux, les arbres, les couleurs, les étoiles, les océans, le chocolat, ma Mère morte, mon Père mort et surtout, surtout, ce sale goéland qui venait de m'arracher à la seule créature qui me liait encore un tantinet à la vie, Michel-Ange, mon Michel-Ange, mon gentil petit chienchien que ce sale goéland avait kidnappé sur la paisible digue de Knokke, Michel-Ange, qui gambadait, insoucieux, et sur qui ce goéland s'est abattu pour l'emporter dans les airs... J'ai vu le joli noeud rose fluo de Michel-Ange s'éloigner dans les cieux en direction de la mer, la mer toute grise, et à un moment la brume a tout avalé... Me restait dans les mains une laisse vide sans chien. C'est très bizarre une laisse vide sans chien.

Mais aujourd'hui, il y a un coup de téléphone, un coup de téléphone qui me laisse pantoise...:

« Chère Madame Vermeulen, Ici la Compagnie Swiss Air... Blablabla, nous sommes vraiment désolés blablabla... mais votre mari ayant accumulé un nombre considérable de miles, Swiss Air serait tellement heureuse de vous accueillir à bord d'un de nos longs courriers, que ce soit pour l'Asie, l'Océanie, l'Amérique, l'Afrique... »

Afrique??? Africa!!! A peine eut-il prononcé ce mot que je sentis un grand tamtam tonitruant, un grand boumboum... au fond de mes entrailles???!... Tiens donc... C'est vrai que Gérard et moi, avons toujours rêvé d'un vrai safari en Afrique. On se l'était promis... J'ai donc répondu au gars « Safari. Afrique du Sud ». C'était fait.

Il me restait trois semaines pour préparer ma valise. Et ma décision était prise: Gérard viendrait avec moi. Il y aura moi, l'urne et le safari.

Je ne sais par quel miracle Gérard est passé inaperçu aux divers contrôles, camouflé au fond de mon sac à dos Longchamp dans sa bouteille de Fanta. Bref, une grosse quinzaine d'heures plus tard, nous arrivons sains et saufs dans ce lodge perdu au milieu de la savane sud africaine. Du personnel nous installe dans une suite magnifique sur pilotis. La terrasse est immense et donne sur la rivière. On entend le clapotis. Je note que d'autres voyageurs ont été installés dans la suite à côté de la nôtre. Il s'agit d'un gros monsieur, la cinquantaine, et de trois jolies jeunes femmes en hauts talons. Si j'étais méchante, je dirais trois prostituées des Balkans ou quelque chose dans ce genre-là... D'ailleurs, elles ont un accent bizarre. Mais bon, ne soyons pas médisante.

Ensuite, vient notre première sortie safari. Nous sommes tout excités. Gérard est bien calé dans mon sac à dos, entre mon anti-moustique et mon chapeau North Face. Oh non, les putes des Balkans et leur gros lard sont aussi de la partie! Oh zut, je prends la meilleure place, tiens, dans la partie supérieure de la jeep, après avoir fait connaissance avec nos rangers, Peter et Max. Et la balade commence (les trois pétasses ont même gardé leurs hauts-talons!!!)... C'est fabuleux... Tout est là, au bout du chemin, le long de l'eau, dans les clairières, sous les arbustes, traversant les pistes...: éléphants, girafes, kudus, impalas, phacochères, springboks... Tout droit sortis d'un livre pop-up de mon enfance... C'est étourdissant de beauté... La nature est extraordinaire, je me dis, comment avons-nous pu vivre sans avoir vu ceci plus tôt??? Tout-à-coup, notre Peter nous annonce que les choses deviennent sérieuses, qu'un groupe composé d'un lion et de quatre lionnes ayant capturé une proie a été repéré. Nous prenons leur direction. Mon coeur bat la chamade... C'est que cette jeep est totalement ouverte! Je veux dire, nous ne sommes protégés par aucun toit, par rien!!!! On aperçoit un tronc d'arbre mort couché sur le sol, sept vautours y sont accrochés. On dirait une planche d'un Lucky Luke! La charogne ne doit pas être loin...

L'adrénaline se met à monter... Notre jeep s'enfonce entre les arbustes... Nous parvenons à une petite clairière où cinq superbes félins reposent, ivres de chair fraîche, alanguis sur le flanc... La jeep avance et je frémis... Nous nous rapprochons dangereusement des animaux... Et si ces animaux nous sautaient dessus tout-à-coup... Ah les pétasses des Balkans rigoleraient moins avec leurs talons dans la savane... Mais Peter nous rassure... Si nous ne faisons aucun mouvement brusque, ces animaux ne nous considèrent pas... D'autant qu'ils ont l'habitude de la présence des jeeps et des humains. Mais soudain, une des lionnes se soulève... Elle se dirige nonchalamment vers nous... Mais que c'est impressionnant... Gérard et moi sommes tétanisés... Allons, allons, reprenons-nous! On l'a tellement désiré ce safari, mon chéri! Maintenant, c'est tout le groupe des félins qui passe à nos côtés... Je retiens ma respiration... Si je sors vivante de cette jeep, je bois un gin tonic bien serré ce soir! Puis une des lionnes se met à aguicher le chef-lion. Peter nous explique que quand les femelles ont été engrossées par un autre lion que leur lion-chef, elles s'arrangent pour tout de même s'accoupler avec le chef-lion afin qu'il croie que les petits à venir sont de lui et qu'il ne les rejette pas... Quelle intelligence des femelles, je me dis. Et cette scène a l'air d'émoustiller le gros gars des Balkans que je vois s'approcher de la brunette en couinant comme un gros porc... Et les félins, eux, rugissent... Et ça, entendre un gros gros gros félin rugir près de toi, c'est glaçant. Parce que tu sens la puissance incroyable de l'animal. Ça s'accouple. Ça hurle. Ça se répand. Ça se vautre... Je ne suis vraiment pas à l'aise... De grosses gouttes de sueur perlent à mes tempes. Mais enfin, on s'éloigne et le jour commence à tomber...

Notre jeep s'arrête plus loin dans une plaine surélevée. En un tour de main, nos rangers ont transformé le capot de la Land Rover en bar à apéro... Quoi? On va vraiment prendre un gin tonic au milieu de la savane??? Gérard a l'air ravi. C'est totalement surréaliste... Mes vulgaires compagnons de jeep entament la conversation dans un anglais approximatif... La main du gros type a toujours l'air de trainer dans la culotte d'une des nanas. Rooh, au final, je m'en fiche. Dans ce corps à corps avec la nature, et avec l'aide du gin tonic, je fonds, je fonds comme un petit susucré dans une tasse de thé anglais... Pour la première fois depuis la mort de Gérard, je ne suis plus cette boule de rage et de haine... Je suis à nouveau ce tout petit être humain époustoufflé par la beauté de l'existence. Et discrètement, je pleure... Le crépuscule devrait masquer l'affaire. Soudain, vision apocalyptique. Trente mastodontes

éléphants sont apparus comme par magie. Mais des gros. Je suis atterrée. Les éléphants nous considèrent... Le temps s'arrête. La savane suspend ses bruissements du soir... Du vent souffle. Et les éléphants poursuivent leur chemin...

Les jours qui suivirent furent fabuleux.

On a vu la savane, d'aurore et de nuit.

La hyène nourrir ses petits.

Des lions s'aplatir devant l'éléphant.

Des impalas par grappes.

On a vu et senti l'odeur de la charogne, puissante et musclée, viande faisandée.

La hyène tournait.

On a vu les sublimes wild dogs.

On a senti les parfums d'anis.

Vu le soleil tomber dans les arbres morts.

Vu la beauté de la nature déclinée à l'infini, la voie lactée, percée d'étoiles.

Nos nuits étaient particulièrement agitées. La présence de tous ces animaux, cette plongée dans une nature vierge comme aux premiers jours de l'humanité, cette présence silencieuse de serpents aussi mythiques que le black mamba, brrrr, ce reptile le plus venimeux d'Afrique dont la morsure pourrait tuer plusieurs dizaines d'hommes, brrrr, tout ça réveille en nous un désir charnel, des démangeaisons du corps... J'entends Gérard agité dans sa bouteille. Et le groupe des Balkans a l'air de s'y donner à cœur joie lui aussi. Je les entends s'agiter sur la terrasse. (Tiens, je me demande si elles gardent leurs talons?)

Et le dernier jour de notre safari fut le jour de l'évènement majuscule. Gérard et moi étions transformés par notre expérience africaine, nous nous sentions proches comme jamais. On a embarqué dans la jeep pour notre dernière sortie dans le « bush », comme on dit ici. Et je sens Gérard triste, triste de quitter ce paradis terrestre. Alors, je lui garde la meilleure place sur la banquette, côté extérieur, avec la meilleure vue. Nos rangers nous annoncent que des léopards ont été repérés près de la rivière. Le léopard, c'est l'animal préféré de Gérard: nocturne, beau, fort, furtif, solitaire, sa ruse, sa manière singulière de hisser ses proies dans les arbres pour les mettre hors de portée des autres prédateurs. Nous arrivons aux félins. Ils sont

camouflés dans de hautes herbes. Une mère et son petit. C'est très beau et très doux. Et je sens Gérard ému, terriblement ému... Notre ranger tente de rapprocher notre jeep. Mais l'endroit est escarpé et pentu. On sent que la manœuvre est complexe. La jeep descend bas, toujours plus bas, toujours plus proche des léopards... Et je sens Gérard de plus en plus agité. Et je ne sais ce qu'il s'est passé, mais il y eut un grand choc de la jeep contre un rocher et tous les passagers ont été projetés vers l'avant. Et c'est là que j'ai vu Gérard, mon Gérard, je l'ai vu sortir du sac et s'envoler... Je l'ai vu s'envoler haut dans le ciel, volatile un peu spécial, pour retomber un peu plus loin près des léopards, qui ont hurlé, surpris, la bouteille de Fanta a explosé au contact du sol et une poussière dorée, mon Gérard, une poussière dorée a coloré toute la savane, recouvrant les léopards, la terre, l'eau de la rivière, les herbes hautes, les roches, le ciel, mes yeux...

Personne n'a rien compris à l'évènement qui venait d'avoir lieu.

Moi, je savais.

Je pouvais rentrer à Bruxelles maintenant.

La magie avait eu lieu.

Christophe Vekeman

Nouvelles plutôt rassurantes en provenance de la Vaste Plaine De La Solitude Infinie

Traduit du néerlandais par Pierre Geron

Par un soir d'été, de très, très bonne heure, en l'an deux mil vingt et quelques arriva, crachant de ses sept pots d'échappement au moins des panaches de fumée de plusieurs mètres, une longue et large voiture noire, matte, qui sur ses grandes roues descendait, avec force grondements, la voie de la Vallée De L'Amour Assuré, et au volant de laquelle je mâchouillais comme un fou furieux le bout d'un cigare explosif avec ma bouche pleine de dents en or froides. J'étais d'une humeur merveilleuse et je me sentais singulièrement rempli d'espoir après toutes ces années de désespoir, de détresse, de *tristesse* et de *misère*, de malaise mental, de vague à l'âme, de troubles psychiques et d'angoisse, mon Dieu, ô Dieu, sans cesse ces angoisses, toujours et encore ces angoisses et la peur ! Je savais que je jouais gros en espérant : n'était-ce pas l'espoir qui avait mis des hommes plus forts que moi à terre et même plus bas, donc en terre ? Pourtant il était là, l'espoir. Je n'avais d'autre choix que d'espérer, c'est ainsi que je le ressentais, et lorsqu'un peu plus tard j'atterris dans la grand-rue sablonneuse de la Vallée de l'Amour Assuré et que tanguant tranquillement sur ses roues, mon auto terminait doucement sa course pour finir par s'immobiliser sur le bord et que le vacarme du moteur eut fait place à la puissance quasi démesurée du volume auquel je faisais gronder des enceintes « Take A Chance On Me » d'Abba, j'eus la joie de pouvoir constater que mes espoirs avaient été parfaitement fondés, car là, voyez, les voilà qui se montraient déjà, les voilà qui sortaient de l'ombre, les beautés légèrement vêtues qui d'après certaines sources que j'avais consultées et ensuite qualifiées fortuitement, mais manifestement à juste titre, de fiables, peuplaient la Vallée en question. Les voilà déjà qui à travers la poussière qui s'élevait sans bruit, s'approchaient de moi et de ma voiture généreusement embaumée de toutes sortes de parfums très capiteux, se balançant, les regards braqués sur moi sans sourciller fixes et sensuels, elles avaient l'air en transe, elles avaient belle mine, les filles et les femmes, il n'y avait aucun autre homme à la ronde dans les champs ou sur

les chemins. Je choisis celle aux cuisses les plus musclées et aux fesses les plus animales, même si je savais qu'en agissant de la sorte je prenais un risque, car les femmes aux cuisses musclées et aux fesses animales ne sont en général pas très fidèles de nature, mais je la choisis tout de même, j'étais d'une humeur sciemment et même substantiellement imprudente, et nous sortîmes ensemble de la Vallée De L'Amour Assuré, en remontant la route cette fois et dans un silence satisfait, trop heureux pour de la musique. Mais le silence fut de courte durée, bien sûr, car cette nuit nous rugîmes si fort que les étoiles plurent du ciel et après que nous finirent tout de même par nous abîmer, indolents et rassasiés presque à mort, dans un sommeil profond, nous nous aperçûmes le lendemain que tous les deux, nous avions rêvé, oui nous deux, de lions et de tigres fous...

Cristalline, tel était son nom, Cristalline et moi étions heureux, ce qui comprenait évidemment un risque considérable puisque le bonheur est éphémère au plus haut point et que le bonheur amoureux en particulier a trop souvent tendance à s'estomper au fil du temps, après quoi il n'est pas rare qu'il se mue même en agacement réciproque voire pire, mais je me sentais assez hardi pour aimer Cristalline et ne pas tarder à la demander en mariage, après quoi nous nous marièrent et fûmes toujours heureux, et je mâchouillais mon cigare explosif et je l'aimais, elle qui m'était fidèle et, me promettait-elle, me resterait toujours fidèle, cuisses musclées et fesses animales ou pas. Nous nous établîmes dans le Val Du Bien-Être, où je gagnais ma vie en tant que directeur bègue à très haut débit d'un cirque unipersonnel très mystérieux, pendant que parée d'une jupe effilochée que je lui avais achetée auprès d'un marchand d'articles terriblement chers, ma belle Cristalline passait toute la journée à lire des mots croisés résolus par d'autres, affichant une moue dédaigneuse qui par pure et simple pulsion charnelle me faisait parfois perdre la tête et conscience, au point que je n'étais plus en état d'être moi-même et que je ne la connaissais plus. Drôle d'époque, belle époque, que la vie était, en l'an deux mil vingt et quelques, un endroit fantastique où se trouver !

Et puis, après bien des années, il ne se passait rien, hormis que je m'étais mis tout doucement à caresser le projet de quitter le Val Du Bien-Être, plus exactement, de l'échanger contre le Mont Du Comble Absolu, à propos duquel j'avais entendu et aussi parfois moi-même imaginé et raconté les histoires les plus délectables, et dans le cadre de ce déménagement éventuel, j'eus à un moment donné une bonne conversation au sujet de l'avenir avec Cristalline et elle dit soudain, tout en se

caressant doucement et d'un air rêveur le haut du bras avec deux ou trois doigts languissants, que parfois elle pouvait à peine croire tout ça. Je ris et lui demandai ce qu'elle voulait dire et puis je ris et me tins en alerte, me mis sur mes gardes et sur le qui-vive. Cela revenait à dire, fit-elle, qu'elle se demandait parfois si tout cela n'était pas trop beau pour être vrai. Est-ce que tout ceci était bien réel ? Existait-elle vraiment ? Est-ce que j'existais vraiment ? Le Val Du Bien-Être ou la Vallée De L'Amour Assuré où elle semblait avoir habité autrefois sans se souvenir d'un seul jour de cette époque étaient-ils des endroits pourvus d'une réelle existence ?

Je lui demandai si elle se rendait bien compte de l'importance des risques qu'elle prenait en posant de telles questions.

C'est quoi la vérité, m'exclamai-je. Ce que d'autres gens en faisaient ou ce qu'elle-même décrétait comme vrai ? Cette dernière solution étant de loin la meilleure, non ? On s'en moquait bien des autres gens après tout ?

Mais elle n'en démordait pas. N'étions-nous pas en train de vivre dans un mirage ? Ne vivait-elle pas dans un monde imaginaire, de même que mon propre bonheur qui ne pouvait exister que par la grâce des facultés de mon imagination ? Elle craignait bien que oui, disait-elle.

« Peur ! », m'écriai-je. « Peur ! Chérie, ne me parle pas d'avoir peur ! Je vais t'en parler de la réalité. Trente années durant j'ai vécu dans un monde qui chaque jour se cachait encore et encore derrière le masque de la vérité, aussi appelée « la réalité », et chaque jour j'avais sans cesse peur de préférer mourir à continuer à vivre. Du reste tout le monde avait peur, tous ceux que je connaissais et tous ceux que je ne connaissais pas, exception faite des simples d'esprit. Les gens prenaient déjà un risque, crois-moi bien, surtout vers la fin, avant que tout ne s'effondre, en se rendant juste à une représentation théâtrale, mais la menace omniprésente de la terreur n'était encore que de la petite bière comparée à l'abattement qui émanait d'environ chaque détail dont était constituée la société qui restait encore, une société dans laquelle les personnes dotées du moindre talent étaient vénérées sans réserves, dans laquelle la nature inspirait un tel dégoût collectif qu'on avait même pas hésité à tenter d'abolir les sexes, dans laquelle la corruption était excusée et toute forme de tradition et de savoir-vivre se voyait discréditée ! Et qu'est-ce qu'on a eu en échange, qu'a-t-on reçu en échange de cette société, de ce monde, de cette vérité ? Le droit à une petite indemnité financière lorsqu'on utilisait le vélo pour se rendre au travail ! Ne me parle

pas d'avoir peur, chérie, ne me parle pas de mirage, oh non, fais-moi grâce de la réalité... »

Et pour la distraire de son désir absurde de ce qui de toute évidence, ne lui aurait jamais, au grand jamais, manqué si elle en avait été familière, si elle avait jamais eu le moindre contact avec cette chose, si elle avait su à quoi il ressemblait, ce monde maudit constitué d'endroits tels que Beveren, le Hainaut ou la Crête et non de contrées comme la Vallée De L'Amour Assuré, le Val Du Bien-Être ou le Mont Du Comble Absolu, je me suis efforcé de la faire rire en allumant finalement, après toutes ces années de bonheur parfait et de paix tranquille, ce satané cigare explosif qui ornait toujours mes froides dents en or. Et bien que l'effet fût véritablement très plaisant et drôle à entendre et à voir, car il ne fut pas ici question d'une vulgaire détonation mais plutôt d'un bruit ressemblant à ce que produirait un orchestre de haut vol composé de nombreuses flûtes, et la fumée qui se dégagait arborait en outre des teintes rosées – bien que, Mesdames et Messieurs, tout ceci fût bel et bien réel, cela ne fit pas avancer les choses le moins du monde, pas plus que les souvenirs très précis, les discours, les réquisitoires et les sermons sur l'enfer que je lui déclinai, au fil des heures, des jours et des mois qui suivirent, dans des gammes de tons et d'odeurs parfaitement abominables, ne surent faire bouger les choses d'un iota. Elle partit, Cristalline, elle s'en alla, attirée par ce que j'avais fui à la force des sept pots d'échappement rivés sous mon pare-chocs arrière, elle disparut, curieuse, intriguée, et elle emporta avec elle ses cuisses musclées, ainsi que ses fesses animales, et m'abandonna dans la Vaste Plaine De La Solitude Infinie.

Je n'ai plus rien à perdre à présent : sans elle tout me manquera à jamais, pour l'éternité.

Bref, tout danger est écarté.

© les auteurs et les traducteurs, 2017